

***Déetective*, 4 juillet 1958, p. 3.**

### **André Malraux, conscience lucide de notre époque**

Un homme parle. Cinq cents journalistes l'écotent. La voix saccadée et frémissante dit : «La France paralytique veut marcher». Cet homme a reçu mission d'informer. Il est le premier témoin de son temps. Il s'appelle André Malraux.

Il n'a pas été que témoin. Il est aussi un de ceux qui s'efforcent d'infléchir le cours de l'Histoire. En 1945, sur le front d'Alsace, il rencontra le général de Gaulle. Ils se reconnurent :

– Enfin un homme, dit le général.

Nommé ministre de l'Information, André Malraux suivit le général de Gaulle dans sa retraite, le 21 janvier 1946. Douze ans après, Malraux revient aux côtés du premier Résistant de France et s'assied à nouveau dans son fauteuil de ministre. Cette fonction lui revenait en quelque sorte de droit.

On aime ou on déteste Malraux : il ne laisse personne indifférent – c'est la conscience tragique et lucide de notre époque. Depuis *La Condition humaine*, tout ce que fait et dit André Malraux est important.

Né le 3 novembre 1901 à Paris, il fait ses études au Lycée Condorcet. Il se sent à l'étroit dans sa propre peau. Au lieu de poursuivre des études de droit ou de médecine, comme beaucoup d'autres, il va suivre des cours de sanscrit à l'Ecole des Langues orientales ! Déjà, son œil vert avait fait le tour désabusé des carrières séculaires : il lui fallait frotter sa cervelle à d'autres cervelles – au bout du monde si possible.

Le Musée Guimet l'avait chargé de mission archéologique en Extrême-Orient. Il s'embarqua à Marseille en compagnie de sa jeune épouse Clara Goldschmidt.

### **Quand on cherche**

Lorsqu'on cherche, on trouve. Aux confins du Siam et du Cambodge, la colonne tomba en arrêt devant le temple abandonné de Bentaï-Sray. Malraux fait desceller aussitôt quelques magnifiques bas-reliefs estimés à une centaine de millions de francs. Alors qu'il les envoyait à Paris, la douane s'interposa et la police l'arrêta. Le jeune André Malraux se vit condamné à trois mois de prison. Sentence ridicule et injuste, certes, mais, en fait, le cachot est une chambre confortable au Grand-Hôtel de Phnom-Penh...

André Breton, le pape du surréalisme, entre en transes encore une fois. Nouveau manifeste. Celui-ci est signé aussi des noms déjà étincelants de Gide, Mauriac, Roger Martin du Gard, Pierre Marc Orlan, Edmond Jaloux. L'Administration fait la sourde oreille puis, enfin, relâche André Malraux.

Pour André Malraux – il avait alors vingt-cinq ans – l'avenir appartenait à l'Orient. Chacun sait que le soleil se lève par là-bas...

Aussi, la même année, il s'embarque pour la Chine. Il passe au Kuomintang, le parti communiste chinois. Il joue un rôle important dans la révolution de Canton et devient une sorte de haut-commissaire à la propagande révolutionnaire dans les provinces de Kwang-Si et de Kwang-Toung. L'année suivante, changement de tableau.

### **Les Conquérants**

Tchang Kaï-chek se fâche et rompt avec les communistes. Malraux quitte alors le Kuomintang et rentre à Paris.

Endossant la robe de chambre de l'écrivain, il écrit *Les Conquérants* (1928). Ce fier titre ne connaît qu'un succès d'estime. Deux ans après, il publie *La Voix royale* – où l'on perçoit en filigrane, à travers le personnage de Claude le visage tourmenté de «l'aventurier» André Malraux.

C'est en 1933 qu'André Malraux écrit son œuvre capitale, *La Condition humaine*. Dans Shangaï en feu, les adversaires et les partisans de Tchang Kaï-chek se déchirent

dans une bataille inexpiable. Ces révolutionnaires discutent beaucoup : l'auteur poursuit, à travers eux, son monologue brûlant et angoissé sur la condition de l'homme et de son destin. A chaque instant, il remet tout dans la balance : de là, les volte-face subites, les revirements dramatiques. *La Condition humaine* remporta un succès sans précédent : 300.000 exemplaires vendus en quelques mois – et le Prix Goncourt par-dessus le marché.

Dans son œuvre, André Malraux n'apportait pas de réponse. Il n'a jamais apporté de réponse. Mais il savait poser les questions qui hantaient inconsciemment l'intellectuel des années 30. André Gide lui dit un jour : «Il n'y a pas d'imbéciles dans vos livres». A quoi répliqua Malraux : «Je n'écris pas pour m'embêter. Quant aux idiots, la vie me suffit.»

S'il avait été parfaitement franc avec Gide (mais personne n'était tout à fait franc avec l'auteur des *Faux-Monnayeurs*), il lui aurait dit : «J'écris pour m'exorciser». Cela eût été vrai. Eternel voyageur, il cherchait le pays qui n'existe pas.

C'est donc à la recherche du royaume de la Reine de Saba qu'il part, avec son ami Corniglion-Molinier. Le rêve est mis en action. Dans l'avion payé par ses droits d'auteur, au cœur de l'aventure, André Malraux ne peut s'empêcher de rêver. Les colonnes de l'*Intran* enchantent l'âme des petits employés parisiens en relatant les péripéties de cette entreprise étonnante.

Puis c'est *Le Temps du Mépris* (1936). Malraux y fustige les nazis. Lorsque, en Espagne, la guerre civile éclate, il accourt. Il organise l'aviation républicaine et commande l'escadrille «Espana». Blessé, il se résout à lutter par la plume et le cinéma. Il réalise en effet le film *Espoir* dans lequel il dénonce les «grandes manœuvres sanglantes du monde» aux dépens de l'Espagne meurtrie.

A l'annonce du pacte germano-soviétique, André Malraux quitte le communisme. «La lutte des classes n'est pas la clef de l'Histoire» dit-il, désabusé. C'est l'abjuration.

Sous l'occupation, André Malraux devient le colonel Berger. En 1944, lors d'une attaque contre la division «Das Reich» en Corrèze, il est fait prisonnier. Alors André Malraux échappe de justesse au poteau d'exécution. Il a eu plus de chance que ses

frères, Claude et Roland, morts en déportation. Incarcéré à la prison de Toulouse, il est délivré par les F.F.I. Il reprend le combat : il est le premier Français qui entre dans la ville de Strasbourg libérée. La vengeance est un plat qui se mange froid : il passe en revue les huit mille prisonniers de la division «Das Reich».

Devenu Compagnon de la Libération, las des révoltes inutiles, il attache désormais son destin à celui du général de Gaulle.

Lorsque le général quitte le pouvoir et se retire à Colombey-les-Deux-Eglises pour y écrire ses *Mémoires*, André Malraux, lui, se cloîtrait dans son cabinet de travail de Boulogne-sur-Seine. Là, parmi des vitaux, des toiles, des statues, il élaborait l'histoire artistique du monde.

A cinquante-six ans, André Malraux semble avoir perdu un peu de son inquiétude dévorante. Une nouvelle aventure s'ouvre devant lui, qu'il trouve belle, exaltante.

– La France, dit-il, est depuis longtemps malade de n'avoir pas de mission.

André Malraux en souffrait aussi. Maintenant la «voie royale» s'est ouverte. Le combat s'engage. Comme disait Garine : «On ne se défend qu'en créant». C'est l'heure.